

ODÉON

THÉÂTRE

direction
Stéphane Braunschweig

DE L'EUROPE

Avremo ancora l'occasione di ballare insieme

[Nous aurons encore l'occasion
de danser ensemble]

librement inspiré du film ***Ginger & Fred***
de **Federico Fellini**

un projet de **Daria Deflorian** et **Antonio Tagliarini**

en italien, surtitré en français



50^e édition

Rencontre

jeudi 16 décembre à l'issue de la représentation
Rencontre avec Daria Deflorian et Antonio Tagliarini,
animée par un philosophe du Collège international
de philosophie

Théâtre et canapé

Découvrez les coulisses de la création du spectacle.
Des contenus inédits : entretiens, vidéos, podcasts, captations...
sur theatre-odeon.eu

La Maison diptyque apporte son soutien
aux artistes de la saison 21-22

Tournée 2022

12 – 15 janvier
Théâtre Garonne – scène
européenne à Toulouse

24 et 25 janvier
Thalia Theater – Lessingtage
festival, Hambourg

2 – 6 février
Arena del Sole, Bologne

10 – 13 février
Fabbricone – Teatro Metastasio,
Prato

20 – 23 avril
Triennale – Milan

Avremo ancora l'occasione di ballare insieme

[Nous aurons encore l'occasion
de danser ensemble]

librement inspiré du film *Ginger & Fred*
de **Federico Fellini**

un projet de **Daria Deflorian**
et **Antonio Tagliarini**

en italien, surtitré en français

10 – 18 décembre 2021

Berthier 17^e

durée 1h40

jeu et co-création
Francesco Alberici
Martina Badiluzzi
Daria Deflorian
Monica Demuru
Antonio Tagliarini
Emanuele Valentini

assistant à la mise en
scène /collaboration
à la dramaturgie
Andrea Pizzalis
collaboration artistique
Attilio Scarpellini

lumière
Gianni Staropoli
Giulia Pastore
scénographie
Paola Villani
son
Emanuele Pontecorvo
costumes
Metella Raboni

direction technique
Giulia Pastore

photos et vidéos de scène
Andrea Pizzalis
traduction / surtitrage
Federica Martucci
accompagnement et diffusion
Giulia Galzigni / Parallèle
administration
Grazia Sgueglia

un remerciement
à **Lorenzo Grilli**
et à **ziamame**
pour la collaboration
aux costumes

et l'équipe technique de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

production
Associazione culturale A.D., Teatro
di Roma – Teatro Nazionale, Emilia
Romagna Teatro Fondazione, Fondazione
Teatro Metastasio di Prato

coproduction
Odéon-Théâtre de l'Europe, Comédie
de Genève, Festival d'Automne à Paris,
Théâtre populaire romand – centre
neuchâtelois des arts vivants, Théâtre
Garonne – scène européenne à Toulouse,
Centre dramatique national Besançon
Franche-Comté

avec le soutien de
Interreg France-Suisse 2014-2020,
programme européen de coopération
transfrontalière dans le cadre du
projet MP#3, et de Romaeuropa festival

avec le soutien de l'Institut culturel
italien de Paris



avec le Festival d'Automne à Paris



avec le soutien du Cercle Giorgio Strehler

résidences
Ostudio Roma, Théâtre Garonne – scène
européenne

Être à deux.

Entretien avec Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

[...] **Après Antonioni (votre spectacle *Quasi niente* créé en 2018, était librement inspiré de son film *Le Désert rouge*), vous vous intéressez à Fellini. Votre travail au début était plus tourné vers la littérature et le reportage, pourquoi autant de cinéma aujourd'hui ?**

Daria Deflorian : Parce que je crois que c'est un lieu de rencontre perfectible entre ma sensibilité et celle d'Antonio. Dans la forme filmique, il y a des mécanismes dans lesquels nous réussissons tous deux à puiser notre inspiration. D'ailleurs, nous avons convergé vers deux réalisateurs qui faisaient des films à l'époque où, nous, nous étions enfants. D'une certaine façon, leurs œuvres traitent du monde dans lequel nous sommes apparus. Mais pas seulement : l'Italie racontée dans *Ginger & Fred* – le film date de 1986 – est une Italie dans laquelle notre identité d'adulte et notre impression du monde prenaient forme.

[...] **Le public entre dans la salle avec la promesse d'un spectacle inspiré de *Ginger & Fred*, et il se retrouve face à quoi ?**

Antonio Tagliarini : Six personnes, trois couples d'artistes occupés à répéter un spectacle dans l'espace situé à l'arrière de la scène, là où parfois on installe des loges volantes pour que les acteurs puissent se changer durant le spectacle. Le public est donc placé là où d'habitude se trouve le mur noir du fond de scène et il nous voit évoluer là où d'habitude il ne nous voit jamais. Le personnage principal est une servante, cette lumière veilleuse qui reste allumée dans les théâtres de beaucoup de pays lorsque la salle est éteinte. C'est une chose merveilleuse qui n'est pas particulièrement courante en Italie : grâce à cette petite lumière, le théâtre ne reste jamais tout seul dans le noir.

D. D. Quand nous avons lu dans un journal français que durant toute la période de la pandémie, la servante est restée allumée dans tous les théâtres de France, cela nous a profondément émus.

A. T. Nous sommes dans un espace théâtral silencieux, éteint, où il n'y a que des artistes qui répètent leur propre version de *Ginger & Fred*, entre ébauches de danse, de chants et réflexions personnelles en lien avec les personnages qu'ils amènent sur scène. Daria et moi, Monica Demuru et Emanuele Valenti, Francesco Alberici et Martina Badiluzzi formons trois couples de générations distinctes, à savoir un même couple à diverses saisons de sa vie, un couple qui danse, crée, cherche une possibilité de dialogue, une façon d'être au cœur d'une relation artistique, comme Pippo et Amelia.

Ce n'est pas facile d'être à deux.

D. D. Dans le spectacle, un jeu de mots revient plusieurs fois, une méprise entre "parler" et "danser". Il y a une incompréhension continue entre Antonio et moi, chacun tirant de son côté, et pourtant cela rejaillit aussi sur les autres couples. Et pourtant, *danser* signifie bien se jeter dans la vie et *parler* signifie pareillement se jeter dans la vie. Nous disons donc la même chose. C'est un curieux conflit, celui qui déchire les couples en scène et déclenche des crises dans notre vie. Mais la perspective demeure vraiment celle-ci : continuer d'avoir l'occasion de danser ensemble.

Donc il y a une vraie crise entre vous deux ?

A. T. Nous ne le cachons pas, le spectacle s'interroge beaucoup sur les limites et le potentiel d'une relation artistique. En arrière-plan, même si l'on ne les perçoit pas, il y a deux visions sous-jacentes : la mini-série télévisée américaine *Fosse/Verdon* qui parle du lien professionnel et sentimental entre le chorégraphe Bob Fosse et la danseuse Gwen Verdon, et Nina Simone qui chante *Stars* à Montreux, une magnifique réflexion sur la solitude des artistes.

D. D. Je voudrais préciser que cet hommage aux artistes revêt aussi pour moi un aspect lumineux, au-delà de notre fragilité. Cela m'intéresse de partager avec le spectateur ce qu'il nous arrive quand nous travaillons. Où allons-nous ? Comment faisons-nous pour vous emmener là où nous allons quand nous sommes en pleine création ? Au fond les artistes accomplissent ce voyage que constitue l'acte de création non seulement pour eux mais, pour toute la société.

Ce n'est pas un hasard si pour la première fois vous avez réservé une grande place à la dimension onirique.

D. D. La dimension onirique s'insinue à chaque instant de la vie, et plus encore de la vie d'un artiste, c'est pourquoi nous voulions reproduire ces entrelacs entre le concret et l'imagination. Cette leçon, celle de la fusion entre réalité et rêve, nous vient bien entendu de Fellini, même si le film qui a guidé notre réflexion sur le rapport entre représentation, présence, autobiographie et fiction, n'est pas *Ginger & Fred* mais *8 1/2*. Cet ailleurs, pétri d'images, que jusqu'à ce jour nous n'évoquions qu'avec les mots, est généré dans ce spectacle par divers langages ajoutés. Pour ce faire, nous avons été soutenus par un groupe d'artistes dotés d'immenses qualités de jeu. Leurs propositions ont été d'un niveau très élevé. Le chant de Monica, ses mille voix et ses mille ressources pour devenir une autre, le savoir théâtral d'Emanuele, la capacité désormais affirmée de Francesco d'être non seulement auteur et narrateur mais un homme de scène à tous points de vue, et enfin l'envie de jouer qui anime Martina, nous ont littéralement emportés. Nous ne pouvions pas ne pas les exploiter. En cela, nous nous sommes sentis très felliniens.

A. T. J'ajouterais que le spectacle ne serait pas ce qu'il est sans le tissu sonore d'Emanuele Pontecorvo qui anticipe et produit les images, sans les lumières de Gianni Staropoli et Giulia Pastore qui permettent de voyager puis de revenir aux planches du plateau, sans les costumes de Metella Raboni qui évoquent la possibilité de revêtir une infinité d'identités, sans l'œil photographique d'Andrea Pizzalis qui nous a permis de mettre en page des images en les observant du dehors, sans le regard d'Attilio Scarpellini qui devance celui du spectateur en interceptant les ficelles du sens avant même qu'elles ne soient complètement démêlées.

Moi qui ne crois guère aux éclectismes, je pense que tous les artistes ont une trajectoire de recherche ou un nœud intérieur sur lequel ils insistent toute leur vie. Vous me révéleriez les vôtres ? Où se croisent vos obsessions ?

A. T. Le sens de la finitude est certainement un nœud qui nous est commun. Le fait que les histoires d'amour finissent, que tu passes régulièrement à un endroit et qu'une chose qui a toujours été là soudain n'y est plus, que les parcours artistiques puissent prendre fin, que tu arrives à un moment de ta vie où tu sais que tu pourrais tomber et ne plus te relever : tout cela nous intéresse beaucoup. Nous en parlons souvent dans notre travail, peut-être



Daria Deflorian, Monica Demuru © Andrea Pizzalis



Monica Demuru, Emanuele Valenti, Daria Deflorian



Antonio Tagliarini



Francesco Alberici, Martina Badiluzzi, Emanuele Valenti



Emanuele Valenti, Antonio Tagliarini



Francesco Alberici, Martina Badiluzzi



Francesco Alberici, Emanuele Valenti



Daria Deflorian, Antonio Tagliarini

en le cachant derrière des dialogues en apparence légers. Dans notre spectacle *Rewind*, je demande : “Comment se termine *2001, l’Odyssée de l’espace* ?” – “Je ne m’en souviens pas” – répond Daria. Dans le projet consacré à Ginger & Fred, la question devient plus pressante. Où va Pippo quand Amelia le laisse à la gare ?

D. D. Et qu’a fait Greta Garbo, comment s’est-elle sentie, à compter du jour où elle a quitté la scène – à seulement 36 ans – jusqu’à sa mort à 85 ans ?

Dans l’un des plus beaux passages de *Avremo ancora l’occasione di ballare insieme*, au moment de la panne d’électricité, Emanuele Valenti confesse sa peur de vieillir, car il sent que les occasions de la vie ne sont plus infinies. Mais cette sensation attise en quelque sorte aussi sa sensibilité : “Si tu sais que le pain doit durer trois jours, tu le conserves, tu le gardes dans un sachet” (je cite de mémoire). Mais j’ajouterais un autre élément qui revient de manière visible dans vos spectacles : l’amour pour les personnages qui sont des anti-héros. Des personnes “bancales mais pas malheureuses”, comme je vous ai entendu dire une fois dans un atelier que vous meniez à Lugano.

D. D. L’amour pour les autres, pour quelqu’un qui ne rentre pas dans une mythologie, peut-être même une personne que tu croises dans l’autobus tandis qu’elle se rend à son travail, l’amour pour tout être humain qui ne fait pas de grandes apparitions sur la scène de la vie mais qui a sa lumière qu’on doit savoir reconnaître, cet amour est un sentiment poignant qui est à la base de tous nos travaux. Georges Didi-Huberman parle de “puissance des lucioles”. Pippo et Amelia sont exactement comme cela. Ils ne sont pas deux grands artistes, mais pas non plus deux fanfarons. Ce sont deux personnes qui aiment ce qu’elles font, ils répètent avec sérieux, sont rigoureux, ils connaissent les racines éthiques de leur art (Pippo raconte que les claquettes ont vu le jour dans les plantations, Amelia parle des affinités entre le Flamenco et les claquettes Tip-tap). Malgré le sentiment de vide que leur procure leur expérience télévisuelle – une foire débordante de vulgarités et banalités – tous deux cueillent, durant la panne d’électricité qui interrompt le programme télé juste avant leur entrée en scène, l’occasion d’une légère amélioration. Ils n’ont pas l’illusion de changer le monde, mais ils accomplissent un petit saut très précieux.

Extraits d’un entretien réalisé par Rossella Menna pour le journal *Doppiozero*, 11 octobre 2021, traduit de l’italien par Federica Martucci

“Peuples-Lucioles”

Nous ne vivons pas dans un monde, mais entre deux mondes au moins. Le premier est inondé de lumière, le second traversé de lueurs. Au centre de la lumière, nous fait-on croire, s'agitent ceux que l'on appelle aujourd'hui, par cruelle et hollywoodienne antiphrase, les quelques *people*, autrement dit les *stars* – les étoiles, on le sait, portent des noms de divinités – sur lesquelles nous regorgeons d'informations le plus souvent inutiles. Poudre aux yeux qui fait système avec la gloire efficace du “règne” : elle ne nous demande qu'une seule chose, et c'est de l'acclamer unanimement. Mais aux marges, c'est-à-dire à travers un territoire infiniment plus étendu, cheminent d'innombrables peuples sur lesquels nous en savons trop peu, donc pour lesquels une contre-information apparaît toujours plus nécessaire. *Peuples-lucioles* quand ils se retirent dans la nuit, cherchent comme ils peuvent leur liberté de mouvement, fuient les projecteurs du “règne”, font l'impossible pour affirmer leurs désirs, émettre leurs propres lueurs et les adresser à d'autres. [...]

Il serait criminel et stupide de mettre des lucioles sous un projecteur en croyant les mieux observer. Comme il ne sert à rien de les étudier en les ayant tuées au préalable, épinglées sur une table d'entomologiste ou regardées comme de très vieilles choses saisies dans l'ambre depuis des millions d'années. Pour savoir les lucioles, il faut les voir dans le présent de leur survivance : il faut les voir danser vivantes au cœur de la nuit, cette nuit fût-elle balayée par quelques féroces projecteurs. Et même si c'est pour peu de temps. Et même si c'est peu de chose à voir : il faut environ cinq mille lucioles pour produire une lumière équivalente à celle d'une unique bougie.

Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Les Éditions de Minuit, 2009, p. 133-134 et p. 43-44

“Je suis un grand menteur.”

Peut-être vais-je contredire de précédentes déclarations – et surtout des critiques qui ont dit de mes films qu'ils étaient nés, construits et nourris de souvenirs – mais je n'ai pas une mémoire faite de souvenirs. En fait, il m'est beaucoup plus naturel d'inventer mes souvenirs, aidé par une mémoire de souvenirs qui n'existent pas. Mais une mémoire qui les nourrit ou les fait naître. Je crois avoir presque tout inventé. Peut-être ai-je même inventé ma naissance ! [...]

Je ne crois pas qu'il soit possible de distinguer nettement le passé, le présent, le futur, l'imaginaire et les souvenirs de ce qui est vraiment arrivé. C'est le problème que j'ai tenté d'aborder dans *8 1/2*. Je pense que celui qui suit sa vocation de raconter des histoires ne peut pas faire cette distinction au moment où il crée un petit univers. Cette création est totale. C'est un univers complet même dans le temps, pas seulement dans l'espace ou dans la description des personnages. [...]

Le langage des rêves est celui du film et le film est un rêve. On peut dilater l'espace, faire des sauts dans le temps, faire apparaître et disparaître les gens sans raison apparente. Lorsqu'on se rappelle un rêve, on se souvient de perspectives et de personnages bizarres, mais surtout d'une lumière indéfinissable, celle qui s'associe à une conscience libre. Étant donné que cette lumière révèle et cache nos plus profondes émotions, j'essaie de la reproduire en studio dans l'espoir de rendre mes films “rêvables”.

Federico Fellini, *Je suis un grand menteur. Entretien avec Damien Pettigrew*, traduit de l'italien par Muriel Finetin, L'Arche, 1994, p.12-13, 19-20, 84

Daria Deflorian Antonio Tagliarini

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini créent ensemble depuis 2008 des projets dont ils sont à la fois auteurs et performeurs. Leur collaboration s'amorce avec *Rewind*, hommage à Pina Bausch, créé au Festival Short Theatre de Rome, suivi de *From A to D and Back Again* (2009) inspiré d'Andy Warhol. En 2010, ils découvrent l'inventaire de la vie intime de la Polonaise Janina Turek, point d'impulsion du *Progetto Reality* dont sont issus *Czeczy/cose*, installation/ performance (Festival Short Theatre, Rome, 2011), et *Reality* (Festival Inequilibrio, Castiglioncello, 2012). Au Teatro di Roma, ils créent en 2012 *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*. Le projet suivant, *Il cielo non è un fondale*, prolonge leur recherche autour de la relation entre histoire personnelle et collective (Vidy-Lausanne, 2016). Leur travail sur *Désert rouge* d'Antonioni aboutit en 2018 au spectacle *Quasi niente* et à une performance pour espaces non théâtraux, *Scavi*. En 2020, ils ont mis en scène la version italienne de *Qui a tué mon père*, d'Édouard Louis. Ils débent ensuite le travail autour de *Ginger & Fred* de Federico Fellini, qui portera en 2021 à la création d'*Avremo ancora l'occasione di ballare insieme*, de la performance *Sovrimpressioni*, et à la présentation en 2022 du film documentaire *Siamo qui per provare*, signé avec Jacopo Quadri.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont présenté à Paris, notamment dans le cadre du Festival d'Automne à Paris :

- *Reality*, en 2015, à La Colline – théâtre national
- *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, en 2015, à La Colline – théâtre national (reprise du spectacle en 2016 aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe)
- *Il cielo non è un fondale*, en 2016, aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe
- *Quasi Niente*, en 2018, au Théâtre de la Bastille

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres* du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

Entreprises

Grands bienfaiteurs

Crédit du Nord
Eutelsat
Mediawan

Bienfaiteurs

Fonds de dotation
Abraham Hanibal

Amis

Fleurus Avocats
John Pietri Conseil
RG Consulting
Skilt
Spirit Now London
Relecom Partners

Partenaires de saison

Champagne Taittinger
Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes

Particuliers

Cercle Giorgio Strehler

Arnaud de Giovanni, président

Mécènes

Christian et Béatrice Schlumberger

Membres

Julie Avrane
Patrick et Géraldine Dupoux
Isabelle de Kerviler
Fady et Caroline Lahame
Alban de La Sablière et Mary Erlingsen
Jean-Hubert Lenotte
Henri et Véronique Pleyre
de Mandiargues
Hélène Reltgen
Francisco Sanchez
Vanessa Tubino
Philippe et Florence Vallée
Juliette de Wouters-Chevalier

Cercle de l'Odéon

Grands bienfaiteurs

Jacques Biot
Jessica Guinier
Jean-Jacques et Pascale Guiony
Nicole Nespoulous

Bienfaiteurs

Jad Ariss
Dominique Arpels
Pierre Aussure
Lena Baume
Marie-Hélène Bensadoun-Broud
Guy Bloch-Champfort
David et Véronique Brault
Dominique Buttica
Anne-Marie Couderc
Philippe Crouzet et Madame Sylvie Hubac
Pierre-Louis Dauzier
François Debiesse
Isabelle Dieuzy-Labayé
Stéphane Distinguin
Julien Facon

Montserrat Franco
Richard et Sophie Grivaud
Christine Hallak
Caroline Hazan
Anouk Martini-Hennerick
et Bruno Hennerick
Judith Housez-Aubry
Astrid Panosyan
Marguerite Parot
Claude Prigent
Françoise Prot
Christian Roch
Raoul Salomon et Melvina Mossé
Louis Schweitzer
Angélique Servin
Patrice et Sophie Spinosi
Jean-Noël Touron
Sarah Valinsky
Martin Volatier et Maïder Ferras

Parrains

Marie-Ellen Boissel
Nicole Demanche
Florence Desbonnets
Pascal Houzelot
Marie-Jeanne Husset
Priscille Jobbé-Duval
Stéphane Layani
et Marie-Anne Barbat-Layani
Léon et Mercedes Lewkowicz
Alexandra Olsufiev
Anne Philippe
Ludivine de Quincerot
Antoinette de Rohan
Alexandra Turcoulet
Gilles Varinot

Les amis du Cercle de l'Odéon

*Certains donateurs ont
souhaité garder l'anonymat /
liste au 18 novembre 2021

Contact
Juliette de Charmoy
01 44 85 40 19
cercle@theatre-odeon.fr



L'objet fait le lien.


HERMÈS
PARIS